

480
PAUL RIVET

Le Mouvement Américaniste

de 1914 à 1920

Extrait de la *Revue d'Ethnographie*

N° 4 — 4^e trimestre 1920



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ETHNOGRAPHIE

Émile LAROSE, libraire-éditeur

11, rue Victor Cousin, V

Le mouvement américaniste de 1914 à 1920

par PAUL RIVET

J'ai publié dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris* (t. XI, p. 677), une bibliographie américaniste pour la période 1914-1919, aussi complète qu'il m'a été possible de le faire dans les circonstances difficiles où elle a été établie. La simple énumération des titres des travaux parus pendant ces cinq années n'occupe pas moins de 63 pages de ce *Journal*. Je ne puis qu'y renvoyer les lecteurs de la *Revue d'ethnographie et des traditions populaires* qui désireraient se documenter sur telle ou telle branche de la science complexe qu'est l'américanisme. Ici, je dois me borner à essayer de signaler les travaux essentiels, soit parce qu'ils traitent des sujets intéressant tout le nouveau continent ou une large province de ce continent, soit parce qu'ils touchent à des questions d'ethnographie générale, soit enfin parce qu'ils ont fait faire à la science américaine des progrès qu'un ethnographe, quelle que soit sa spécialité, ne doit pas ignorer. Ce choix m'oblige à laisser de côté un grand nombre de monographies du plus grand mérite, mais à sujet trop limité. Je m'en excuse près de leurs auteurs, de même que je m'excuse des oublis involontaires que je pourrai commettre dans cette rapide revue.

Au point de vue anthropologique proprement dit, je signalerai seulement l'article de Hrdlicka sur *La genèse de l'Indien américain* (*Cong. intern. des Améric.* Washington, 1917, p. 559). Le savant anthropologue montre que, malgré des différences physiques, culturelles et linguistiques, il y a entre tous les autochtones du Nouveau-Monde un « air de famille » indéniable. Pour lui, ces traits communs sont la preuve d'une unité

originelle. Ceci admis, se pose la question de l'origine américaine ou exotique de ces peuples. Hrdlicka, se basant surtout sur le fait que, jusqu'ici, aucune découverte de débris humains certainement fossiles n'a été faite dans le Nouveau-Monde, croit à une origine étrangère et pour préciser, à une origine asiatique. De grandes étendues de la Sibérie, la côte orientale d'Asie, une grande partie de la Malaisie et même de la Polynésie sont habitées par des populations dont les différenciations locales ne peuvent faire méconnaître les traits communs, et qui présentent de grandes ressemblances avec les Indiens. Ce type asiatique persiste avec une pureté particulière aux Philippines, à Formose, dans une grande partie du Thibet, dans certaines régions de la Chine occidentale, en Mongolie et en divers points de Sibérie ; on le rencontre fréquemment aussi en Chine proprement dite, en Corée et au Japon.

Le peuplement de l'Asie du Nord aurait, dans cette hypothèse, précédé celui de l'Amérique, et calculant le temps approximatif que ce peuplement a pu demander, Hrdlicka conclut que l'homme n'a pas pu aborder le Nouveau-Monde avant une époque correspondant à la période néolithique européenne. Ce passage s'est fait par petits groupes et lentement, introduisant peu à peu en Amérique des éléments appartenant à différents sous-types physiques et culturels. Le premier de ces sous-types, caractérisé par sa dolichocéphalie, est représenté actuellement par les grands groupes algonquin, iroquois, sioux et shoshone, plus au sud par les tribus Pima-Aztèques et enfin, dans l'Amérique du Sud, par la race bien connue de Lagoa-Santa. Un second type, à tête brachycéphale, s'est répandu ensuite le long de la côte du Nord-Ouest, atteignant peu à peu la région centrale et orientale des mounds, les tats du Golfe du Mexique, les Antilles, le Mexique et le Yucatan, l'Amérique Centrale et finalement la côte du Pérou et divers points du nord de l'Amérique du Sud. La troisième invasion, la plus récente, est celle des Eskimos et des Athapaskan.

Telle est, dans son ensemble, l'hypothèse hardie et séduisante exposée par Hrdlicka. Ainsi qu'on le voit, elle repose en grande partie sur la non-ancienneté de l'Homme américain.

Cette question de l'antiquité de l'homme dans le Nouveau-Monde continue à être un des problèmes les plus passion-

nants et les plus obscurs posés à l'heure actuelle. Avec la conscience qu'il apporte à ces enquêtes, Hrdlicka a exposé et critiqué dans le *Bulletin 66* du *Bureau of American Ethnology* (1918) les découvertes plus ou moins sensationnelles faites dans le cours des dernières années. L'une d'elles était une simple erreur qui a été rectifiée, avec une bonne foi à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, par ceux-là mêmes qui l'avaient commise; il s'agit de restes humains découverts aux environs de Cuzco par l'expédition américaine de Yale, sous la direction de H. Bingham.

La découverte de restes humains dans les dépôts d'asphalte de Rancho la Brea, en Californie, dont la richesse en faune quaternaire est connue depuis longtemps, a suscité un vif intérêt; mais les dépôts d'asphalte n'offrent pas de grandes sécurités au point de vue stratigraphique, et d'autre part, le crâne exhumé ne présente pas de caractères particuliers permettant de le considérer comme d'un type antérieur à celui de la race indienne.

En Floride, à Vero, on a trouvé associé à des vertébrés pléistocènes de nombreux ossements humains qui ont été l'objet d'études et de remarques de la part des anthropologistes américains les plus autorisés; Hrdlicka en donne une description complète et sa conclusion formelle est que les ossements sont ceux d'un indien moderne, de même que les outils, les débris de poterie associés à eux dans le gisement appartiennent à une civilisation relativement récente.

En Argentine, il a été découvert, dans la falaise de Miramar, dans une couche pampéenne qui correspond au Chapalmaléen d'Ameghino, des objets d'industrie humaine (boules pyriformes ou sphériques, cailloux ellipsoïdaux, couteau, hache amygdaloïde, pointes de silex, etc...), un fémur de *Toxodon* portant encastré dans le grand trochanter une pointe en quartzite et des ossements du même animal mélangés avec des pointes de la même roche. Encore qu'il n'y ait pas accord entre les géologues sur l'âge du Chapalmaléen, qui est classé tantôt comme miocène, tantôt comme pliocène, certains savants considérant cette couche comme plus récente encore, cette découverte passionna les esprits en Argentine et fit l'objet de mémoires multiples et de polémiques variées que Boman a très bien résumées dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris* (t. XI, p. 637). De toutes ces discussions, il résulte qu'il est difficile de se faire une idée exacte sur la portée de ces trouvailles, et j'accepte sans réserve la conclusion prudente de

Boman : « Il faut attendre que l'on fasse des excavations sur une grande échelle dans la falaise de Miramar sous la surveillance de savants impartiaux et d'une haute compétence dans la paléanthropologie et dans la géologie du loess, pour se prononcer sur cette question si énigmatique ».

En résumé, le problème de l'ancienneté de l'homme en Amérique reste sans solution positive.

Au point de vue archéologique proprement dit, je signalerai tout d'abord deux manuels excellents. Dans la série des *Handbooks* édités par le Musée National d'histoire naturelle de New-York, Spinden, dont les travaux sur l'art maya font autorité, a publié un excellent résumé de nos connaissances sur les anciennes civilisations du Mexique et de l'Amérique Centrale (New-York, 1917), qui est à lire par tous ceux qui désirent rapidement et agréablement se mettre au courant de l'archéologie de ces régions. A ce même point de vue, le livre, que T. A. Joyce a ajouté en 1916 à la série de ses manuels d'américanisme : *Central American and West Indian archaeology*, rendra également les plus grands services.

Le *Handbook of aboriginal american antiquities* de Holmes, dont le tome I vient de paraître (*Bureau of Am. Ethn., Bulletin 60*), tient à la fois du manuel et du travail original. On y trouvera un magistral exposé de la technique lithique; mais, c'est surtout l'introduction de cet ouvrage, qui vaut d'être lue et étudiée. Holmes y indique à grands traits comment lui apparaît, à l'heure actuelle, la distribution des aires de civilisation en Amérique. Cet essai de synthèse, appuyé sur une longue série d'études devenues classiques en américanisme, marquera dans l'histoire de l'archéologie américaine. Les divisions admises par Holmes, d'un point de vue archéologique, sont les suivantes : I. Aire nord-atlantique, qui s'étend depuis Terre-Neuve et le Saint-Laurent jusqu'à la Géorgie; II. Aire de Géorgie et de Floride; III. Aire du Mississippi moyen et inférieur; IV. Aire du Haut Mississippi et des Grands Lacs; V. Aire des grandes plaines et des Montagnes rocheuses; VI. Aire des régions arides (Nouveau-Mexique, Arizona et parties de l'Utah, du Colorado, de Nevada et du Texas); VII. Aire californienne; VIII. Aire des vallées Columbia et Fraser; IX. Aire de la côte nord-ouest; X. Aire côtière arctique; XI. Aire du nord et du centre américain; XII. Aire des Antilles; XIII. Aire mexicaine septentrio-

nale; XIV. Aire du moyen Mexique; XV. Aire du Mexique méridional; XVI. Aire maya-quiché; XVII. Aire de l'Amérique centrale; XVIII. Aire andine septentrionale; XIX. Aire incasique; XX. Aire chilienne; XXI. Aire du delta amazonien; XXII. Aire de l'Amérique du sud primitive.

Seler a publié en 1915 le tome V de ses *Gesammelte Abhandlungen*. Comme on le sait, le savant allemand a réuni dans cette publication, en les groupant méthodiquement, ses nombreux articles, épars dans un grand nombre de revues. Il les reproduit le plus souvent sans modifications. Parfois cependant, il les amplifie ou les enrichit de nouvelles illustrations. C'est ainsi qu'on trouvera dans ce tome un article sur les Quimbayas paru dans le tome LXIV de *Globus*, auquel il a ajouté la photographie de forts beaux objets inédits, en or ou en tumbaga, provenant de l'état d'Antioquia, qui se trouvent soit au Musée d'ethnographie de Berlin, soit au Musée national de Madrid. Le mémoire sur les ruines de Chich'en Itzá au Yucatan, qui avait été publié en 1908 dans les *Actes du Congrès international des Américanistes* de Vienne a été considérablement remanié et étendu. Enfin, je dois signaler un travail original : *Die Teotihuacan-Kultur des Hochlands von Mexico* (p. 405-585), qui donne un tableau complet des caractères, de l'extension et des dérivations de la fameuse civilisation de Teotihuacan, avec une méthode et une maîtrise remarquables. Cet article est certainement un des meilleurs qui aient été écrits sur l'archéologie mexicaine.

En collaboration avec G. de Créqui-Montfort et H. Arsandaux, j'ai fait, à propos d'une collection d'objets métalliques de Colombie, une étude d'ensemble de la métallurgie sud-américaine (*Journ. de la Soc. des Améric. Paris*, t. XI, p. 525). De cette étude, il résulte qu'on peut déterminer, au point de vue de la technologie des métaux, deux régions distinctes en Amérique du Sud : la première a pour centre la Colombie, la seconde embrasse le haut plateau péruvien et bolivien, la région andine de la République Argentine et le Chili. Tout le territoire compris entre ces deux centres (Équateur, région côtière péruvienne) est une zone où les deux techniques se sont superposées et combinées. L'intérêt de cette conclusion se trouve renforcé du fait qu'elle cadre, dans ses grandes lignes, avec les données archéologiques et linguistiques.

L'enquête minutieuse, que les ethnographes nord-américains conduisent avec une inlassable activité, depuis de longues années, parmi les tribus indiennes de leur pays, a abouti à un si grand nombre de mémoires importants que je renonce à y faire un choix.

Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler la série remarquable d'études de E. C. Parsons sur les Zuñi, parues dans les *Actes du Congrès des Américanistes de Washington* (1917, p. 379), dans *Man* (t. XVII, p. 190, t. XIX, p. 34), dans *American Anthropologist* (t. XVIII, pp. 243, 338, 521; t. XIX, p. 1; t. XX, pp. 162, 381; t. XXI, pp. 279, 329) et dans les *Memoirs of the American anthropological Association* (t. IV, p. 149).

L'étude des termes de parenté, dont les interprétations historique et sociologique ont été indiquées par R. H. Lowie (*Holmes anniversary volume*, Washington, 1916) et dont les rapports avec l'organisation sociale ont été mis en évidence par T. Michelson (*Proc. of the Nat. Acad. of Sciences of the U. S. of America*, t. II, p. 297), a été faite par Spier chez les Blackfoot (*Am. Anthropol.*, t. XVII, p. 603), par Sapir chez les Kootenay, les Levirate, les Indiens de la rivière Nass (*Am. Anth.*, t. XVIII, p. 327, t. XX, p. 414, t. XXII, p. 261) et les Yana (*Univ. Calif. public, in Am. Arch. a. Ethn.*, t. XIII, p. 153), par Walker chez les Oglala, par Speck chez les Algonquins du nord-est, par Boas, chez les Kutenai, par Freire Marreco au Pueblo de Hano (*Am. Anth.*, t. XVI, p. 96, 269, t. XX, p. 143, t. XXI, p. 98), par Gifford chez les Tübatulabal et les Kawaüsu (*Univ. Calif. public, in Am. Arch. a. Ethn.*, t. XII, p. 219), par Swanton chez les Timucua (*Holmes anniversary volume*, 1916, p. 451), par Mme A. Breton dans l'ancien Guatemala et dans l'Amérique Centrale (*Man*, t. XVII, p. 174, t. XIX, p. 186) et par Lafone-Quevedo dans certaines tribus sud-américaines (*Rev. Univ. Buenos Aires*, t. XXXVII, p. 5).

Les études particulières très poussées faites par les ethnographes américains ne prendront un réel intérêt général que lorsque la synthèse en sera faite. Il semble qu'actuellement les éléments soient assez nombreux pour permettre de réaliser cette œuvre, et un heureux essai en ce sens a été tenté par C. Wissler (*Am. Anth.*, t. XVI, p. 447), qui a cherché à déterminer les aires ethnographiques nord-américaines, comme Holmes l'a fait du point de vue archéologique. Wissler a pris comme caractères essentiels des diverses civilisations indiennes :

la nourriture, l'habitation, les modes de transport, le vêtement, la céramique, le tissage, les ouvrages en peau, les armes, les objets en bois, en pierre, en os, en ivoire, en coquille et en métal et enfin les ouvrages en plume. A l'aide de ces éléments, il a pu diviser l'Amérique du Nord en neuf aires de civilisation : I. la civilisation des plaines ; II. la civilisation des plateaux de l'ouest ; III. la civilisation californienne ; IV. la civilisation de la côte nord-ouest ; V. la civilisation esquimale ; VI. la civilisation du Mackenzie ; VII. la civilisation des pays boisés de l'est ; VIII. la civilisation du sud-est ; IX. la civilisation du sud-ouest. Dans l'ensemble, il y a un large parallélisme entre cette classification ethnographique et la classification archéologique de Holmes.

Il s'en faut que, pour l'Amérique du Sud, il y ait une telle abondance de travaux importants. Il y en a cependant d'excellents.

Les Arawak ont fait l'objet d'une étude très minutieuse de la part de Max Schmidt, surtout au point de vue de la diffusion de la civilisation (Leipzig, 1917), cependant que Farabee nous a rapporté de l'expédition organisée par l'Université de Pennsylvanie en Amérique du Sud une excellente monographie sur les Arawak du centre (*Univ. of Pennsylv. Anth. public.*, t. IX).

Poursuivant l'étude des documents recueillis au cours de ses missions successives en Bolivie, E. Nordenskiöld, après nous avoir révélé l'étonnante civilisation des mounds de la région du haut Mamoré, a consacré deux volumes importants à l'étude ethnographique de quatre tribus du Chaco, les Chorote et les Ashlulay d'une part, les Chiriguano et les Chané d'autre part, (*Comparative ethnographical studies*. Göteborg, 1919-1920). Ce qui fait l'originalité et l'intérêt de cette étude, c'est qu'à propos de chaque fait de civilisation observé dans une des tribus envisagées, l'auteur en a établi la carte de distribution en Amérique du Sud, en indiquant les références exactes des ouvrages où il en a puisé les éléments. Un tel travail exige des recherches minutieuses, et une connaissance parfaite de toute la littérature ancienne et moderne ; on ne saurait trop féliciter le savant ethnographe suédois d'avoir eu le courage d'entreprendre une tâche aussi écrasante et la ténacité de la mener à bonne fin. Grâce à lui, les ethnographes ont à leur disposition une somme énorme de faits patiemment collectés et ingénieusement coordonnés.

Lehmann-Nitsche a porté surtout son effort vers l'étude du

folk-lore argentin. Dans un volume de 496 pages paru à Buenos-Aires en 1911, il avait déjà réuni un très grand nombre de devinettes du rio de la Plata. Depuis lors, il n'a pas publié moins de cinq mémoires importants (*El retajo*; *La bota de potro*; *El chambergo*; *Santos Vega*; *La ramada*), dans le *Boletín de la Academia nacional de ciencias de Córdoba*, sur des traditions populaires argentines, et dans la *Revista del Museo de la Plata* (t. XXIV, 1919) une étude sur la mythologie des Araucans et des Puelche. Les folk-loristes trouveront dans ces travaux d'excellents documents d'étude et de comparaison. Ils n'auront pas moins d'intérêt et d'agrément à la lecture d'un recueil de 177 contes sud-américains (*Indianermärchen aus Südamerika*, Iena, 1920), que vient de faire paraître Koch-Grünberg. Ces contes collectés dans les tribus indiennes les plus variées de l'Amérique du sud, depuis les plus civilisées (Muyska et Kicua) jusqu'aux plus primitives, sont pour la plupart originaux ou extraits de livres inaccessibles à la plupart des chercheurs.

En linguistique, comme en ethnographie, l'Amérique du Nord a été l'objet d'un très grand nombre d'études, parmi lesquelles un choix est extrêmement difficile.

Je dois signaler en premier lieu l'éditorial écrit par Boas pour le premier numéro de son *International Journal of American Linguistics*. Cette *Introductory* est l'exposé magistral de toutes les questions qui se posent en linguistique américaine, des difficultés particulières que présente l'étude des langues du Nouveau-Monde, du fait qu'elles ne nous sont attestées que par des documents modernes, souvent insuffisants, et des méthodes à suivre pour aboutir, malgré ces conditions défavorables, à des résultats satisfaisants.

P. E. Goddard a publié, dans *American Anthropologist* (t. XVI, p. 555), une classification, remise à jour en tenant compte de tous les travaux les plus récents, des langues de l'Amérique du Nord, où, après avoir défini rapidement chacun des groupes actuellement constitués, il en signale les subdivisions et indique pour chacun d'eux la bibliographie essentielle.

En dehors de ce grand travail d'ensemble, qui rendra grand service à tous les ethnographes qui n'ont pas le temps de suivre pas à pas les progrès réalisés en linguistique nord-américaine, des mémoires moins généraux ont mis en lumière un certain nombre de faits nouveaux importants.

Sapir est, parmi les savants nord-américains, un de ceux dont les recherches ont abouti aux plus heureux résultats.

Dans un premier travail, qui n'est d'ailleurs qu'une note préliminaire (*Am. Anth.*, t. XVII, p. 534), il a montré que les langues du groupe Athapaskan, celles du groupe Haida et celles du groupe Tlingit étaient en réalité des branches d'une seule famille linguistique, qu'il appelle la famille Na-Dene. Le domaine Na-Dene est un des plus vastes de la linguistique américaine. Il comprend en effet actuellement les Tlingit de l'Archipel de la côte nord-ouest, les Haida de la Colombie britannique et de l'Alaska, les Athapaskan divisés en trois sous-groupes : *a*) les tribus du nord, y compris celles des bassins du Mackenzie et du Yukon (Chippeway, Montagnais, Dené, etc...), *b*) les tribus de la côte du Pacifique (Washington, Oregon, Californie septentrionale), *c*) les tribus du sud-ouest (Arizona, Nouveau-Mexique, Oklahoma).

Dans un second travail, dont le *Journal de la Société des Américanistes de Paris* a eu la primeur (t. X, p. 379, t. XI, p. 443), Sapir a établi la parenté du Nahuatl avec le Paiute du sud et par conséquent son rattachement à la grande famille linguistique shoshone. Ainsi se trouve reliée linguistiquement à un grand groupe nord-américain la population la plus importante au point de vue culturel de l'ancien Mexique. C'est là un fait capital pour l'étude des migrations préhistoriques du Nouveau-Monde.

Une famille, presque aussi étendue que les deux précédentes, a été constituée grâce aux travaux de Dixon et de Kroeber (*Univ. Calif. publicat. in Am. Arch. a. Ethn.*, t. XI, p. 279, t. XVI, p. 103) : c'est la famille Hoka, où prennent place un grand nombre de tribus californiennes : les Shasta-Achomawi, les Chimariko, les Karok, les Yana, les Pomo, les Esselen, les Yuma, avec leurs trois subdivisions (Yuma du centre, Yuma de l'est, Yuma de la Basse-Californie), les Salina, les Chumash, les Seri, les Washo et des tribus mexicaines, les Chontal et les Tequistlateca.

Le moment des vastes synthèses est proche, et P. Radin n'hésite pas à aborder cette œuvre dans un article d'une concision impressionnante : *The genetic relationship of the North American Indian languages*, paru en mai 1919 dans *University of California publications in American Archaeology and Ethnology* (t. XIV, p. 489). Pour le savant linguiste, il y a unité fondamentale de toutes les langues nord-américaines (l'eskimo exclus) et on peut les classer en trois grands sous-groupes, qui comprennent :



- I. Salish, Kwakiutl, Kutenai, Algonkin ;
- II. Penutian, Lutuamian, Sahaptin, Shoshonean, Tanoan, Yukian, Mixe, Zapotecan, Caddoan, Iroquoian ;
- III. Athapaskan, Hokan, Maya, Siouan, Muskogean.

Des mémoires détaillés viendront évidemment ultérieurement appuyer cette thèse hardie et séduisante.

En Amérique du Sud, l'heure est plutôt aux études très localisées et aux récoltes de documents. Les travaux d'ensemble se heurtent encore à des difficultés considérables par suite de l'insuffisance des matériaux pour beaucoup de langues. Toutefois, j'ai pu, en collaboration avec G. de Créqui-Montfort, établir que la population la plus primitive du haut plateau andin péruvien, dont les Uros actuels sont les misérables restes, était d'origine arawak. Nous avons montré également qu'avant l'apparition des Aymara, cette population occupait une grande étendue de ce haut plateau et atteignait même la côte du Pacifique en plusieurs points. Ainsi élargie, la famille linguistique arawak se trouve avoir occupé un domaine très étendu en Amérique du Sud, puisqu'elle a eu des représentants depuis les rives du Pacifique à l'ouest, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone et les Guyanes à l'est, depuis les Antilles au nord, jusqu'à la Basse-Bolivie au sud. A un autre point de vue, l'identification des ancêtres des Uros avec les Arawak permet d'expliquer un grand nombre de faits, jusqu'ici assez obscurs, de l'archéologie péruvienne, faits qui ne pouvaient s'interpréter que par une influence amazonienne. Là encore, nous constatons le remarquable accord des données linguistiques et archéologiques (*Académie des Insc. et Belles-Lettres*, 1914, p. 196).

En terminant cette revue bien incomplète des progrès de l'américanisme dans ces dernières années, il me faut signaler la naissance de quelques revues et sociétés qui sont sans aucun doute appelées à jouer un rôle important dans l'avenir.

En premier lieu, se place l'*International Journal of American Linguistics*, fondé en 1917, par Boas, à New-York. Cette revue est le premier et le seul périodique consacré exclusivement à l'étude des langues du Nouveau-Monde. Sous la direction d'un savant aussi qualifié et aussi actif que le professeur de *Columbia University*, il est certain que la plus brillante destinée lui est réservée.



A Séville, sous le nom d'*Instituto de estudios americanistas de Sevilla*, un centre d'études s'est constitué près de cette inépuisable source de documents qu'est l'*Archivo de Indias*, avec un organe qui porte le titre de *Boletín del centro de estudios americanistas de Sevilla*.

A Bruxelles est née, en juin 1919, une *Société des Américanistes de Belgique*, qui commencera bientôt ses publications.

A Hambourg, le *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* publie un nouveau périodique : *La Cultura latino-americana ; Crónica y bibliografía de sus progresos*.

A Quito, s'est constituée une *Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos* dont le *Boletín* compte déjà douze fascicules et renferme des travaux sérieux sur l'Équateur et les régions avoisinantes, dus notamment à J. Jijón y Caamaño et à Max Uhle. Cette société vient de se transformer officiellement en *Academia nacional de historia*.

Au Mexique enfin, où se prolonge le sommeil des publications officielles du Musée national, l'initiative des particuliers essaie d'y suppléer dans la mesure du possible : c'est ainsi qu'ont fait leur apparition dans ces dernières années deux revues intéressantes : *El Mexico antiguo*, dirigé par H. Beyer, et *Ethnos*, édité par M. Gamio.